

## L'Acore

Avant d'y pénétrer, les odeurs m'avaient déjà averti que je n'étais plus loin du marais.

La fin du printemps entraînait le retrait de l'eau qui s'y était accumulée pendant l'hiver et le reflux avait déjà commencé. La fade odeur du limon déposé et des herbes qui pourrissaient me fut un délice. Fils de la campagne, les odeurs n'avaient pas, pour moi, la même échelle de valeur qu'ailleurs.

Pour accéder au marais, on côtoyait d'abord les prés humides qui longeaient la voie ferrée. Alimentés par un passage vouté sous la voie du chemin de fer, ils étaient les premiers à être débarrassés de l'eau et à produire cette odeur si reconnaissable. Des douves y serpentaient, couvertes par des saules. Pas des pleureurs les saules, non, des saules sauvages. Des saules qui vous offraient leurs chatons, leurs ombrages et qui fleurissaient la surface des douves de leurs fleurs et de leurs feuilles en dessins aléatoires.

Nous y allions, de temps en temps, y chercher les "châtaignes d'eau" et les "porte-bois". Combien d'enfant savent, aujourd'hui ce qu'est un porte bois ? C'est le "phrygane". Et il était bon pour la pêche disait-on. Nous n'étions pas vraiment pêcheurs mais nous étions "ramasseurs". Ramasseurs en tous genres. Nous avions pris possession de la nature, de notre nature car, nous semblait-il, elle nous appartenait. D'ailleurs ce devait être un peu vrai puisque personne ne nous en a jamais contesté le droit d'y ramasser ce que nous souhaitions. Sauf l'histoire des œufs !

Le chemin passait ensuite sur la voie ferrée, par le passage à niveau de la gare, et, du haut de ce remblai artificiel, nous dominions enfin cette étendue d'eau, de saules, de chênes, de roseaux et, surtout de liberté. Soixante-douze ans plus tard, l'émotion à l'évocation de cette vue est toujours la même. C'est encore de "mon paradis" que je parle. La bordure du marais était de chênes, les saules y succédaient, têtards qui ne dressaient plus que leurs branches hors de l'eau au niveau le plus haut de l'inondation.

Quelques dizaines de mètres de descente et j'accédais "au bateau". Il était attaché à un tronc de saule dans un chemin utilisé, à la belle saison, par les paysans qui allaient couper du foin dans le marais. A cette époque, les bateaux c'était d'abord une odeur. Ils étaient protégés par du "Coaltar" qui est un goudron de charbon. Répandu à chaud, il gardait toujours son odeur si particulière. Pas bien différente de celle des routes quand les cantonniers les réparaient avec goudron et graviers.

J'avais subtilisé la clef du cadenas. Il ne nous était pas autorisé d'en disposer seul et ceci me vaudrait certainement quelques grondements mais l'intérêt de la visite "au marais" valait largement tous les soucis à venir. La chaîne a fait son bruit si particulier quand je l'ai posée sur le gaillard d'avant. L'égrènement de chaque maillon faisait une cascade comme celle du ruisseau sur les pierres. Il faut dire que le marais c'est d'abord le silence et que je m'efforçais de limiter les bruits au maximum.

La perche, retenue, au repos, par la chaîne qui passait dans son œil, fut bien vite dressée. Une poussée sur la barque et un pied posé dedans juste au moment où il y a assez d'eau pour permettre le glissement et le voyage a commencé. Le glissement d'un bateau sur l'eau est une chose toute douce. C'est un froissement, un élan silencieux et tous les rameurs savent poser la perche sans heurter le bord afin de ne pas produire de sons incongrus.

Le tunnel des arbres, une sorte de chenal formé par le chemin de l'été des paysans, permettait d'accéder soudain à l'eau libre.

Une immense étendue d'eau s'offrait à nous, ponctuée, çà et là, de touffes de saules qui abritaient, pour plusieurs d'entre elles, des huttes de chasseurs. Mon père avait aménagé un endroit et là, le bateau rangé sous le plancher, couché sur le foin de la hutte, avec l'eau infinie pour seule vue, l'imagination lâchait ses brides et plus rien d'autre n'existait. Les feuilles de saule en remuant au moindre souffle, jouaient à couper incessamment les rayons du soleil et, même les yeux fermés, mes paupières en ressentaient le passage éternellement renouvelé. Cette "boule à facettes" que tous les dancings n'arriveraient jamais à égaler me berçait. Et puis, surtout, l'odeur de la menthe sauvage, celle des prêles et plus que tout autres celle du roseau que je ne savais pas encore nommer à l'époque m'emplissaient, me suffoquaient, me bouleversaient à en pleurer d'émotion. Mes souvenirs d'enfances resteront, pour toujours, liés intimement à des odeurs.

Il faudra qu'un jour, une bonne fée m'offre de participer à "écrire" pour que le hasard me fasse identifier le roseau de mon enfance ? C'est l'Acore Calame. On l'appelle aussi le roseau odorant, le calame aromatique ou encore le lis des marais. Son odeur est épicée, la cannelle se mêle à de l'amertume. Mais c'est fort, vous le sentez de loin et vous ne pouvez plus l'oublier. Une récente sortie "nature" comme il en est proposées actuellement un peu partout m'a permis de retrouver l'Acore calame. Ce fut un éblouissement émotionnel !

Le bateau, à fond plat pouvait se glisser partout et même les roselières nous étaient accessibles. Nous y avons coupé tant de gerbes de roseaux pour construire des cabanes. Et le roseau sec sentait si bon.

J'ai pourtant trahi un jour mon paradis. Un copain qui avait trouvé que les œufs de cannes, de foulques, de sarcelles et autres gibiers d'eau étaient intéressants pour les gâteaux que sa mère lui faisaient, m'avait entraîné dans une folle razzia et le fond du bateau en était rempli quand un chasseur, ami de mon père nous est 'tombé dessus' ....Aïe, aïe, aïe.... Pardons les oiseaux de vous avoir rendus vos œufs mélangés....

J'y ai aussi découvert ma première fougère royale. Eh royale elle était, ses feuilles dressée à plus d'un mètre cinquante et, assis dans le bateau, je la considérais, sans voix.

Qu'a-t-on fait de toi mon paradis ? Plus noyé sous l'eau mais sous le maïs.